

Florence Dalbes Gleyzes

Les indécises

Nouvelles





Publié par Bookelis

© Florence Dalbes Gleyzes, 2020
Révision 2023.



Saint-Gély-Du-Fesc
ISBN : 978-2-9561918-8-9

Image de couverture : Aude Ibanez, tous droits réservés.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

Derrière la porte.....	7
Je suis vivante.....	27
Comme un crabe.....	35
En chemin.....	69
Demain commence déjà.....	101
La coccinelle.....	151
Le goût de la pêche.....	161
Des mots en l'air.....	171
Au bout du fil.....	191
La femme invisible.....	215
L'auteur.....	222
Bibliographie :.....	223

Derrière la porte

On ne sait jamais ce qui se cache derrière une porte fermée, si ce n'est l'espoir d'une excellente histoire. Prenez un personnage, ajoutez une porte qu'il reste à entrouvrir. S'éveillent aussitôt notre curiosité et notre désir indiscret de franchir le seuil.

C'est ce qu'il se passa, voilà un bon nombre d'années, dans un modeste village au calme mortifère. Douze petites filles sellèrent leur sort un après-midi de printemps, au cours d'une promenade le long d'un bois, étrangement nommé « Bois Des Indécises ». Afin d'échapper aux regards tentaculaires des adultes et à l'ennui que procure la recherche d'une activité qui satisferait tout le monde, Léa, l'aînée, une grande maigre un peu rebelle, arrêta soudain leur déambulation. Elle laissa sa curiosité explorer l'obscurité pantagruélique nichée à l'arrière des premiers arbres. Un frisson lui parcourait les entrailles et elle trouva excellente l'idée de partager cette sensation exaltante.

— Eh ! Les filles, vous êtes déjà allées voir la maison de la sorcière ? Ça vous dirait ?

— N'importe quoi, répondit Justine, les sorcières, ça n'existe pas. Et on n'a pas la permission d'aller dans la forêt.

Alors qu'une âpre discussion s'amorçait, la petite dernière, Fanfan, tirait les vêtements de chacune dans l'espoir d'attirer l'attention et qu'on lui explique clairement de quoi l'on parlait. Une sorcière ? Une forêt, un bois ? Des interdits ? Chacune émettait un avis sur l'existence des êtres magiques, de la maison ou encore sur les règles parentales, ou les droits civiques.

— Stop ! s'écria Léa. Vous voulez des preuves ? Allons-y ! En tous les cas, moi j'y vais ! Qui me suit ?

Léa était la plus âgée, la plus intelligente, il semblait malvenu de se démarquer et de fuir devant cette aventure qu'elle proposait. Pourtant, deux des gamines refusèrent : Eve ne pouvait consentir à désobéir à ses parents et Justine avait bien trop peur, même si elle ne l'avoua pas, préférant se cacher derrière son évidente maturité.

— Vous êtes débiles, c'est dangereux, souffla Eve. Tu restes avec nous, Ka, hein ?

Ka, l'amie d'Eve, connaissait peu les autres filles. Elle avait certes envie de suivre les aventurières, mais elle craignait tout autant de peiner sa camarade et de s'exposer à quelque chose qui la dépasserait. Le mieux serait de continuer toutes ensemble la promenade.

— Ma mère a dit, lança-t-elle à tout hasard, que quiconque s'approcherait de la maison de la sorcière serait maudit, marqué, condamné à vie par tous les objets qu'il oserait toucher !

Léa explosa de rire, imitée par les deux Marie, impatientes d'en découvrir plus.

Quand elles statuèrent de ne plus attendre et s'engouffrèrent dans la pénombre légèrement humide, Ka, toujours indécise, piétina quelques secondes. Dans un premier temps, elle courut après le groupe dans les bois. Dans l'ombre verte et étouffante, la peur prit le dessus. Elle fit demi-tour pour rejoindre Eve et Justine, reparties sans elle pour aller chercher leurs vélos. Malgré tout, elle regrettait déjà en silence de ne pas avoir suivi les exploratrices. Elle les imaginait revenir et raconter tout ce qu'elles auraient vécu. Ces images, ces souvenirs ne seraient

pas les siens. Elle ne s'en enivrerait que de fades effluves, elle ne ferait que mâcher les mots des autres, gavés d'un vécu charnu. Non, vraiment, elle aurait dû y aller !

Elles n'étaient plus que neuf à s'avancer vers la maison maudite. Neuf petites filles, jolies et légères, insouciantes et gâtées par la vie. Mais pour combien de temps encore ?

Ludi connaissait le chemin ; elle avait bien souvent été tentée de visiter cette maison. Elle l'avait observée de loin, mais n'y avait jamais vu personne. Aujourd'hui, suivie par la meute, elle parcourait les sentiers aux senteurs de mousse renvoyées par les obscurs sous-bois. La témérité avait grandi avec le nombre. Une témérité neuf fois plus importante, neuf fois plus dangereuse. Mais de cela, elle était bien trop jeune pour en avoir conscience. Elle mena le groupe plus près. Bien plus près qu'elle n'avait jamais été.

La maison s'offrait à elles. De brique et de bois, la cheminée morte, les façades vieilles, les fenêtres muettes. La porte se tenait bien au centre, ni imposante, ni ridicule, simplement en attente de qui voudrait bien la pousser.

— On peut aller taper pour dire qu'on a perdu notre chien, proposa l'inventive et hypersensible MarieB.

Ludi et Léa approuvèrent l'idée. Toutes en chœur elles s'approchèrent et c'est Ludi qui osa cogner son poing sur le bois, prête à en découdre s'il le fallait. Toujours en chœur, elles reculèrent, les yeux agrandis par la crainte, si bien qu'on aurait pu penser qu'elles nourrissaient vraiment beaucoup d'inquiétude pour leur toutou.

Rien ne se passa. Comme la cheminée, les fenêtres, et tout le reste, la porte demeura aphone. Le silence les cloua un moment dans leur inertie. Léa suggéra que cette bicoque était abandonnée, qu'il suffisait d'entrer pour voir. Fanfan, enveloppée de la tension des filles, commença à pleurnicher qu'elle voulait rentrer chez elle. Betty, sa grande sœur, regrettait de l'avoir emmenée avec elle au lieu de la confier à Ka ou Eve.

Lolo avait suivi le groupe jusque là sans trop réfléchir. Elle protesta enfin.

— Moi, je reste dehors, en tout cas !

Elle croisa les bras pour montrer que cette fois elle ne se laisserait pas embarquer dans leurs histoires. Sa frange lui mangeait la

moitié du visage, on devinait toutefois aisément son air boudeur. Sam, physiquement en tout point son contraire, dont les yeux de biche rendaient jalouses ses amies, décréta à son tour qu'elle préférerait faire le guet dans le jardin. Elle gardait en mémoire l'avertissement de Ka. *On restait marqué à tout jamais par ce qu'on oserait toucher chez la sorcière.* Elle ne se pensait pas superstitieuse, cependant, dans le doute, elle favorisait l'abstention. Elle avait chuchoté à MarieB, une minute plus tôt, en secret, qu'il serait amusant de rapporter un objet. Elle le regrettait, mais ne l'avoua pas.

Elles ne furent plus que sept à donner toutes ses chances à cette porte. Ludi tourna la poignée, non sans glisser un regard vers Léa dont le rictus moqueur l'encouragea.

— C'est ouvert.

Oui, c'était ouvert. Encore fallait-il pénétrer dans l'inconnu avec l'espoir d'en ressortir indemne. Ludi et Léa entrèrent les premières, prêtes à sacrifier leur vie pour protéger les cinq autres. Betty les suivait de près, intriguée par l'univers qui s'offrait à elles.

— Y'a quelqu'un ? appela Ludi, afin de s'assurer que personne ne les attendait.

Aucune réponse ne confirma une présence et les deux aînées, poussées par l'avidité de cinq petites filles impatientes, avancèrent au milieu de la grande pièce principale.

Quel capharnaüm ! auraient-elles pu penser si elles connaissaient ce mot. Elles se laissèrent plutôt submerger par les monticules de richesse, de découvertes potentielles et la sagesse céda la place à la curiosité.

À l'extérieur, Lolo, effrayée, regarda la porte se refermer. Elle s'éloigna pour prendre son poste de sentinelle, le ventre serré, la gorge nouée, les mains jointes, les pieds ancrés dans le sol, comme pour mieux s'enraciner. Sam choisit de se plaquer contre un arbre proche de la maison, dans l'espoir peut-être de se fondre dans le paysage.

À l'intérieur, les sept filles restèrent de longues minutes collées les unes contre les autres, paralysées par le dessin d'un œil qui leur faisait face. L'iris sombre dominait la pièce, et l'on avait l'impression qu'à tout moment la paupière allait cligner. La

représentation semblait leur dire : je vous surveille !

Fanfan était peut-être trop petite pour se faire happer par ce regard-là. Derrière sa sœur, elle observa ce qui se trouvait à sa hauteur. Son attention s'arrêta sur un antique téléphone dont la dorure un peu vieillie lui arracha un :

— Qu'il est beau !

Elle lâcha la main de Betty pour se précipiter sur le combiné qu'elle décrocha aussitôt.

— Allô !

Elle fit sursauter les six autres. Son aînée lui chuchota de ne rien toucher. Mais à peine Fanfan raccrocha-t-elle le combiné que toutes les filles se dispersèrent, soudain moins gênées d'aller fouiller dans cette maison aux mille trésors.

Marie, sage petite demoiselle, passa un doigt sur la table. La poussière pouvait donner un indice sur le temps de présence de la propriétaire. Le logis semblait être habité. Il était toutefois étrange d'avoir trouvé la porte ouverte. Elle inspecta une corbeille en osier, y découvrit trois pommes et un avocat. Celui-ci paraissait bien beau, bien brillant.

Elle l'attrapa pour le sentir avant de réaliser qu'il commençait à pourrir en dessous. Elle lâcha le fruit, écœurée, et s'essuya la main sur sa jupe bleue. Elle se rapprocha de Léa, sa grande sœur, immobile au milieu de la pièce, à présent terrifiée par ce qu'elles étaient en train de faire. L'adolescente se contentait d'observer la vaste cheminée maquillée de cendre froide, acoquinée à un gros fauteuil en velours vert et usé, l'importante table en bois sombre et ses deux chaises malingres mal assorties, l'étendue insolite d'étagères sur lesquelles semblaient naviguer des objets disparates, emportés par la houle et le hasard, tout au long des murs. Le plafond en lambris était bas, le parquet était vermoulu, les murs peints à la chaux jaunissaient. Une horloge muette penchait, le pied blessé par le temps. De-ci, de-là surgissaient des tables ou des ateliers, couverts d'expérimentations inachevées et de tissus, de boîtes et d'instruments, de lourds cahiers ou de petites cages. Des coffres aux serrures rouillées patientaient dans les coins, un gros bahut croulait sous des plantes séchées, des livres, des carafes et des bouteilles obscures. Les enfants riaient,

couraient, se croisaient dans cet univers des moins ordinaires.

Dehors, Lolo coulait son regard du chemin à la porte, et de la porte au chemin, piétinant le sol, imaginant mille scénarii catastrophes. Elle craignait à tout moment de se faire avaler par cette terre légèrement rouge qui lui salissait ses tennnis.

Sam, de son côté, essayait d'apercevoir ce qu'il se passait par la fenêtre : rien ne semblait vivre à l'intérieur. Elle caressa alors le tronc de l'arbre à la tiédeur rassurante. C'était un pêcher, fragile et sophistiqué, pittoresque dans ce décor d'herbes folles et de plantes rustiques. Dans la région de sa grand-mère, on les cultivait. Les fleurs, pompons rose et blanc, ornaient la moitié de l'arbre. De l'autre côté, la maladie, puis la mort avaient ouvragé sans pudeur, et donnaient à la beauté de la nature un aspect sinistre.

Toutes à leur exploration de l'étrange demeure, les fillettes, malgré leurs craintes, glissaient leurs doigts sur tous ces objets baroques, gorgés d'une histoire qu'elles ne connaissaient pas. Ludi avait déniché, dans ce qui devait tenir lieu de cuisine, des bocaux

remplis de feuilles, de fleurs, de racines, ainsi qu'une ribambelle de couteaux de toutes sortes. Avec extase, elle ouvrait et humait tous les contenants, caressait les manches et les lames. Elle trouvait là une marque évidente de pouvoir. *Je ne serais pas victime*, se répétait-elle, en s'imaginant posséder la connaissance des plantes et des armes. On la craindrait, alors. Cela lui serait utile dans la cour de l'école. *Non, je ne serai pas victime*, se jura-t-elle. *Je veux être sorcière, moi aussi.*

Seven, dont le surnom étouffait depuis longtemps un prénom banal choisi par ses parents, s'approcha de ce qu'elle devinait être un vivarium, posé sur une table ronde nappée d'un tissu bordeaux et troué. Alors qu'elle craignait d'y trouver serpents ou araignées, la préadolescente découvrit avec surprise des petites bêtes qu'elle ne reconnaissait pas, ainsi que deux ou trois coccinelles.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— Des larves de coccinelles, lui répondit Léa en la rejoignant. Mes parents en utilisent, pour qu'elles bouffent les pucerons. Rien d'effrayant, hein ?

Seven sourit, charmante avec ses fossettes, et plongea la main pour chiper quelques larves. Sa mère serait contente. Elle les glissa dans son mouchoir qu'elle remit délicatement dans la poche avant de sa chemise. Léa fronça les sourcils, défavorable au vol et plus encore à la maltraitance animale. Cependant, elle ne dit rien. Après tout, c'est elle qui les avait amenées dans cette maison. Sa sœur, Marie, dégoûtée par le souvenir gluant de l'avocat, ne la lâchait plus d'une semelle, quitte à délaissier sa jumelle de prénom. Pourtant, MarieB l'interpellait sans cesse pour qu'elle vienne voir ci ou ça, passant d'une étagère haute, à une table basse, ou d'un coffre à une boîte. Au énième appel, enfin, elle lui accorda un peu de son attention. MarieB avait trouvé des livres empilés sur le sol. Les couvertures en cuir, quand elles n'étaient pas dégarnies, oscillaient entre le marron, le rouge, ou parfois le doré.

— Je vais en prendre un ! s'exclama-t-elle.

— Non, on n'est pas des voleuses, s'écria Marie.

MarieB ricana.

— Il nous faut un trophée. Ce ne sont que des livres ! Elle ne le verra même pas. Ils sont vieux, vise celui-là, c'est de la poésie.

Elle l'épousseta devant le regard interloqué de son amie. En colère, Marie voulut lui arracher le livre des mains pour l'empêcher de commettre un délit ; MarieB tirait de son côté pour le garder, avec tant de force que la première finit par lâcher. La seconde tomba alors en arrière et ses reins vinrent frapper un coffre haut et rectangulaire aux angles singulièrement pointus. La douleur lui soutira un cri et des larmes. Affalée sur le sol, elle sentit un vertige l'emporter, puis se ressaisit devant l'air affolé de Marie. Elle tenait sa vengeance dans ce regard désolé, sans avoir la certitude que c'était suffisant.

— Abrutie, cracha-t-elle.

— Excuse-moi, tu vas bien ?

MarieB secoua la tête, en pleurs. Elle avait l'impression de ne plus pouvoir se relever. La timide et silencieuse Betty avait accouru pour l'aider. Cependant, Léa la repoussa pour s'occuper de MarieB. Betty recula, rassurée par le ton énervé de la blessée. Elle retourna dans le coin qui l'avait tant captivée depuis son arrivée. Des dessins splendides,

éparpillés sur une table, semblaient prendre vie sous son regard. Juste au-dessus trônait l'œil géant. Elle leva la main pour toucher le grain du papier, le tracé brun du crayon. Aucune vitre ne le protégeait. D'ailleurs, à bien observer, on ne trouvait pas en ces lieux de surfaces réfléchissantes. Même aux fenêtres, des rideaux voilaient le paysage. Elle scruta l'extérieur. La présence des deux guetteuses la rassurait, malheureusement elle ne parvenait pas à les voir.

En regardant plus loin, elle aurait aperçu Lolo, toujours à sa place, la concentration en moins, en train de dessiner des ronds sur la terre. Sur le bas-côté, une petite flaque l'occupa mollement quelques minutes, le temps de pétrir un bonhomme de gadoue. Néanmoins, l'inquiétude grandissante lui fit relever la tête et récupérer son poste. La nuit allait venir, les ombres la rattrapaient.

Envahie par l'anxiété, Sam pensait sans cesse à sa grand-mère. Elle connaîtrait certainement cette maladie qui avait abîmé ce pêcher ; ce qui, sur cette terre, pouvait s'en prendre à un arbre si beau, si tendre. Sa grand-mère saurait, comme tous les adultes... À bien y réfléchir, l'arbre fruitier

paraissait lui dire que mamie ne disait pas tout, non, tant de choses sont dissimulées aux enfants. Tout à coup, il lui sembla remarquer que la partie malade ou morte s'était agrandie. Elle n'avait pas réalisé que tant de branches étaient restées nues face au printemps. Peut-être se faisait-elle des idées, mais il lui tardait à présent que les filles ressortent de cette maison, la sorcière n'allait sans doute pas tarder à revenir. Elle tourna la tête vers Lolo, dont les mains et les tennis devenaient orange, comme quatre petits incendies aux extrémités.

— Allô ! Oui, à quelle heure voulez-vous votre rendez-vous ?

— Fanfan, rête avec c'téléphone ! s'écria Betty. Faut qu'sorte, maintenant.

Fanfan s'amusait tant qu'elle ne pensait plus à pleurer. Seven elle-même désirait prendre le combiné depuis quelques minutes. La dispute s'invitait, imminente. Pour l'éviter, Léa décida d'intervenir :

— C'est suffisant, les filles, on part, on est déjà trop restées !

Entre déception et soulagement, chacune approuva.

Lolo retenait depuis un moment une envie d'uriner. Ne tenant plus, elle se coula entre les arbres, rejoignit un rassemblement de bosquets derrière lesquels elle pensa se libérer. L'après-midi avait bien cheminé, tant et si bien que les ombres reprenaient l'espace accordé par ce jour ensoleillé de printemps. Une silhouette les accompagnait sur ce sentier usé par les mêmes bottes grandement amorties. Elle rentrait chez elle, dans cette maison au cœur du bois, assez éloignée pour que les visiteurs l'oublie tout à fait. Avec un petit raclement, l'individu regagnait la sécurité de son foyer, la musette pleine de trésors amassés. Lolo se figea quand son ouïe perçut la marche maladroite, quand son regard vit entre deux branches des habits noir et gris se tricoter avec les chênes, filant vers ses amis désormais prisonnières. La sorcière revenait alors que la pisse arrosait ses baskets. Il ne restait qu'un espoir, Sam et ses yeux de biche transformés en yeux de lynx.

Malheureusement, celle-ci s'était adossée au pècher et ne distingua l'imminence du danger que bien trop tard. Presque fondue dans l'arbre côté mort. Transparente et

muette, elle contempla, impuissante, l'informe individu tendre la main vers la funeste poignée.

Dans la maison, Ludi remettait en place les couteaux, MarieB rangeait les livres, Fanfan et Seven reposaient le téléphone sous l'œil sévère de Betty, Marie s'assurait de la propreté des lieux et Léa d'être obéie. Soudain, la porte s'ouvrit et laissa entrer un personnage laid et insondable. Les filles suspendirent tous leurs gestes et l'innommable se figea, donnant à chacun le temps d'interpréter la situation. Était-ce là la sorcière, cet être maigre et mal fagoté ? Un être vieux, sans aucune ambiguïté ; quant au sexe, cela demeurait une énigme. Des cheveux gris mi-longs encadraient un visage parcheminé, jauni et ridé par le nombre des années. Les yeux transparents, les doigts en crochet, le gros nez et quelques verrues au menton ne laissaient que peu de doute aux intruses sur la nature de l'individu. Sans doute imaginèrent-elles plutôt un ogre. L'inconnu ne voyait-il pas son repas ? Ce qui pouvait expliquer ce rictus en train de découvrir une dentition des plus incomplètes.